

Écritures de femmes algériennes
La résistance par l'écriture chez Assia Djebar et Maïssa Bey

Abstract

Fro; Leila, a young girl from Algeria, written in 1947 by Djamila Debèche to Maïssa Bey, the algerian feminine francophone literature has won recognition in the field of literature and critics. However the beginning of this literature was shy because of a historic context, it has really emerged during the eighties of the last century and confirmed this evolution during the nineties. All of these women writing expressed in their works their resistance to the oppressing situation that the Algerian women, in general and the women writers specially had endured during these different periods.

ملخص

بداية برواية «ليلى فتاة جزائرية» لجميلة دبّش التي نشرت في 1947 إلى مايسا باي فرض الأدب النسوي الجزائري المكتوب باللغة الفرنسية نفسه على الساحة الأدبية.

و لأن كانت بدايات هذا الأدب محتشمة فقد تطوّر فعلا في الثمانينات من القرن الماضي و أثبت وجوده في السنوات العشر الأخيرة منه. و هو يعبر الأدب في أغلب أعماله و عبر كل المراحل التي مر بها عن صمود النساء الجزائريات أمام كل أشكال القمع و التمييز الجنسي.



L'émergence d'une littérature féminine algérienne d'expression française est un fait admis dans la sphère littéraire même si cette émergence fut relativement lente vu le contexte socioculturel.

De *Leila, jeune fille d'Algérie* écrit en 1947 par Djamila Debèche à Maïssa Bey, la littérature féminine algérienne d'expression française s'est imposée dans le panorama de la littérature. On ne peut parler de littérature féminine algérienne d'expression française sans parler de la condition féminine car le contexte socio-historique et culturel est déterminant dans la mesure où ces écrits s'y inscrivent en premier lieu. La femme sort d'un mutisme forcé, imposé par la tradition, pour oser se mettre au devant de la scène à travers l'écriture.

Il faut rappeler que parmi les pionnières, certaines utilisent un pseudonyme pour ne pas être reconnues. En 1957, Fatima-Zohra Imalayène fait la une avec son premier roman *La Soif*, signé Assia Djebar. Ce pseudonyme qui signifie en arabe : « le nom de Djebar, lui, est avant tout attribut de Dieu, parmi les quatre –vingt-dix-neuf que compte la tradition musulmane ».2 Djebar c'est l'intransigeant, Assia « ce prénom féminin dérive de la racine trilitaire du verbe Assaa qui signifie 'secourir, assister, porter aide' [...] 3». Vu le contexte, âgée de vingt ans dans une Algérie en guerre, Fatima-Zohra Imalayène, comme d'autres écrivaines a eu recours au pseudonyme

1- Assia Djebar, *La Soif*, Julliard, 1957.

2 - Khadidja Benammar, *Le pseudonyme entre force et voile chez Assia Djebar*, in *Résolang*, n°9, p47.

3 - Khadidja Benammar, *Le pseudonyme entre force et voile chez Assia Djebar*, in *Résolang*, n°9, p46.

comme « [...] un masque que l'on met, parce qu'on se sent un peu nu⁴ ». Elle ajoute dans un entretien au micro de Brigitte Kern :

« Ecrire un roman à vingt ans était une façon pour moi d'entrer dans un lieu vulnérable, donc, j'ai pris un pseudonyme [...] Le choix du pseudonyme à l'époque, je l'ai vécu essentiellement comme me cacher de mon père. Et non pas parce que j'entrais en littérature, en quelque sorte-je ne l'ai pas pensé aussi gravement-mais simplement parce que dans le roman, il y avait quand même une vague intrigue amoureuse. Donc, il y avait, en tant qu'adolescente, la honte de...d'écrire sur l'amour, par rapport au père ou par rapport à tout homme de chez moi ⁵».

A l'instar d'Assia Djebar, en écrivant, les femmes se retrouvent, malgré elles, dans une situation inconfortable, accusées de provocation, d'impudeur et d'exhibitionnisme par une société qui somme les femmes à la retenue, à la réserve et au silence. Vu le contexte, l'écriture devient un acte de contestation où la femme à travers le roman s'exprime et revendique son émancipation. Les femmes commencent à investir les lieux publics en osant écrire.

Les premières femmes qui ont pris la plume n'étaient pas si nombreuses car le contexte de l'époque ne s'y prêtait pas : la femme n'avait pas le droit d'exprimer librement ses opinions, dans une société musulmane, patriarcale et castratrice, au risque d'être mal vue ou marginalisée. Prendre la parole était considéré comme indécent.

La motivation première de ces écrivaines est à la base l'émancipation de la femme et de surcroît la femme musulmane dans une Algérie coloniale. C'est ce qu'on retrouve dans le roman de Djamila Debèche⁶ (de son vrai nom), Leila, jeune fille d'Algérie⁷, à travers

4 - Dehane, Kamel (real. /scen.). 1992, in Khadidja Benammar, Le pseudonyme entre force et voile chez Assia Djebar, in Résolang, n°9, p. 46.

5 - Kern, Brigitte. 1994. In in Khadidja Benammar, Le pseudonyme entre force et voile chez Assia Djebar, in Résolang, n°9, p. 46.

6 - Djamila Debèche, lance la même année, le 25 septembre 1947 le numéro 1 d'une revue féministe « L'action ».

7 - Djamila Debèche, Leila, jeune fille d'Algérie, imprimerie Charras, Alger 1947.

l'opposition qu'elle établit entre l'archaïsme de la société algérienne et l'émancipation de la société occidentale. Son deuxième roman, *Aziza*, raconte le parcours d'une jeune fille déchirée entre tradition (culture musulmane) et modernité (culture française) et habitée par l'espoir d'un changement positif pour sa société.

Même si les débuts de cette littérature furent timides à cause d'un contexte historique qui, il faut le rappeler, n'autorisait pas les petites filles à aller à l'école. Chanceuses celles qui accédaient à l'école et donc apprenaient à lire et à écrire. Durant la colonisation, la scolarisation des enfants indigènes a été très sélective et ne concernait qu'une minorité. Les petites filles ont souffert de cette ségrégation supplémentaire. En s'appuyant sur *Le Bulletin de l'Enseignement des Indigènes de l'académie d'Alger*, Christiane Achour relève des discours contradictoires quant à la scolarisation des filles indigènes :

« Quand il s'agit des filles, les discours dominants ne s'embarrassent pas de contradiction. Les coutumes qu'on jugeait rétrogrades pour les garçons deviennent recevables lorsqu'il s'agit des filles. Il ne faut pas choquer les indigènes, il ne faut pas faire de ces jeunes filles des «déclassées»... « des pseudo-françaises portant jupons et chapeaux, mais seulement (...) des femmes de ménage sachant à peu près lire et parler français, ayant quelques notions de morale et d'hygiène, sachant manier l'aiguille et le savon ». ⁸ »

L'école vient donc renforcer cette inégalité entre les deux sexes et conforte les hommes dans leur position de légitimes héritiers, détenteurs de la créativité culturelle.

Assia Djebar, n'a pas connu le sort réservé généralement aux filles indigènes. Dans *L'Amour, la fantasia*⁹, elle écrit : *« Fillette arabe allant pour la première fois à l'école, un matin d'automne, main dans la main du père. Celui-ci, un fez sur la tête, la silhouette haute et droite dans son costume européen, porte un cartable, il est instituteur à l'école française. »*

8 - Christiane Achour, *Noûn- Algériennes dans l'écriture*, Atlantica, Biarritz, 1998, pp.51-52.

9 - Assia Djebar, *L'Amour, la fantasia*, Albin Michel, 1995, p.11.

Contrairement aux autres filles arabes qui n'ont pas eu la même chance, Assia Djébar, grâce à son père, jouit de l'espace extérieur en allant à l'école où elle accède à la liberté, à la langue française et donc à l'écriture, plus tard.

Entourée de femmes voilées dont sa mère qui n'enlèvera le voile qu'à l'âge de quarante ans, de ses tantes, de ses cousines et de ses grands-mères voilées qui ne sortaient que pour aller au hammam, Assia Djébar se rend compte très vite de sa chance, c'est ce qu'elle écrira plus tard dans *L'amour, La fantasia*¹⁰ : « *Adolescente ensuite, ivre quasiment de sentir la lumière sur ma peau, sur mon corps mobile, un doute se lève en moi : « Pourquoi moi ? Pourquoi à moi seule, dans la tribu, cette chance ? »* ».

Consciente de cela, elle consacrera toute sa vie à dénoncer cette ségrégation, à revendiquer le droit de parole aux femmes.

En 1958, un an après la publication de *La Soif*, Assia Djébar publie son deuxième roman, *Les Impatients*¹¹. Dans ces deux premiers romans, la question de l'émancipation de la femme est posée. Cette question sera transposée dans le domaine de la lutte pour l'indépendance, dans *Les enfants du Nouveau monde*¹², publié en 1962. C'est une écriture de la mémoire : une mémoire historique et personnelle qui aboutit à l'autobiographie collective. C'est une parole collective féminine où l'histoire personnelle devient un espace de démonstration historique avec l'histoire de la guerre en Algérie.

Ce thème de la guerre n'est pas évoqué uniquement par Assia Djébar. Les femmes écrivains racontent la guerre, mais elles la racontent à leur manière, dans un désir de raconter l'histoire des femmes en les faisant entrer de plain-pied dans l'Histoire. En 1979, Yamina Mechakra écrit un roman sur les horreurs de la guerre de libération, *La Grotte éclatée*¹³. D'autres auteurs féminins apparaissent pendant les années 70, parmi elles, Bédya Bachir raconte dans *L'Oued en*

10 - Assia Djébar, *L'Amour, la fantasia*, Albin Michel, 1995, p. 297 ;

11 - Assia Djébar, *Les Impatients*, Julliard, 1958.

12 - Assia Djébar, *Les enfants du Nouveau monde*, Julliard, 1962.

13 - Yamina Mechakra, *La Grotte éclatée*, SNED, 1979.

*crue*¹⁴, écrit en 1960 mais publié en 1979, la vie d'une famille qui a vécu pendant la guerre. Parallèlement à cette histoire qui se situe entre les années 40 et 60, elle décrit la souffrance, la douleur, les pertes humaines dans un pays en guerre.

Il faudra attendre les années 80 pour constater une réelle **émergence des écritures féminines**. C'est à cette période que la percée des écritures féminine s'opère. Durant cette décennie, la production littéraire féminine d'expression française marque un tournant important à travers un large panorama d'écritures : du témoignage, en passant par des écritures stéréotypées qui manquent de création, aux œuvres les plus achevées. Selon Bouba Mohammedi-Tabti, certains romans semblent moins préoccupés de recherche esthétique et formelle que d'information et de témoignage. L'auteur classe dans cette catégorie d'écritures, les romans de Hafsa Zinaï Koudil, *la fin d'un rêve*¹⁵ (1984), *Le pari perdu*¹⁶ (1986) et les romans de Zehira Houfani Berfas (auteur de romans policiers), *Portrait du disparu*¹⁷ (1986), *Les Pirates du désert*¹⁸ (1986) et un roman socio-psychologique, *L'Incomprise*¹⁹ (1989). Pour Bouba Mohammedi-Tabti, avec ces romans « on reste dans la littérature de consommation avec une tendance nette à la moralisation, comme c'est souvent le cas dans les œuvres les moins élaborées ».

Les écrits féminins foisonnent et suscitent de plus en plus d'intérêts et de débats. La plupart des écrivaines algériennes d'expression française s'expriment, essentiellement, à travers un genre littéraire : le roman. Les femmes prennent la parole pour exprimer leurs propres visions du monde, leurs états d'âme.

14 - Bédya bachir, L'Oued en crue, éditions du Centenaire, 1979.

15 - Hafsa Zinaï Koudil, la fin d'un rêve, ENAL, 1984

16 - Hafsa Zinaï Koudil, Le pari perdu, ENAL, 1986

17 - Zehira Houfani Berfas, Portrait du disparu, ENAL, 1986

18 - Zehira Houfani Berfas, Les Pirates du désert, ENAL, 1986

19 - Zehira Houfani Berfas, L'Incomprise, ENAL, 1989

Alors que les auteurs connus continuent d'écrire, comme Assia Djebar, avec *L'amour, la fantasia*²⁰ et *Ombre sultane*²¹, de nouveaux auteurs féminins éclosent, avec plus d'audace, bousculant les mentalités et ébranlant tabous et préjugés. A travers un langage renouvelé et audacieux, elles crient leur colère et expriment leur indignation face à une société oppressante. Décidées à changer ces mentalités sclérosées, elles revendiquent, à travers leur écriture, le droit d'avoir une place à part entière dans la société.

Bouba Mohammedi-Tabti, classe le roman de Fettouma Touati, *Le printemps désespéré*²² dans cette littérature de dénonciation des maux sociaux, (1984) : « l'intrigue²³ en est assez ténue et ne sert que de prétexte à la démonstration qui sous-tend l'œuvre ; l'accent est mis sur la souffrance des femmes, leur enfermement, sur l'échec multiforme de leur vie. »

L'émergence de cette écriture, constatée durant les années 80, prendra de l'ampleur dans les années 90, marquée par un contexte de violence. On ne peut parler de littérature algérienne ou littérature féminine d'expression française des années 90, que Charles Bonn qualifiera de « littérature de l'urgence », sans parler de son contexte sociopolitique.

Il faut rappeler que l'Algérie, pendant cette décennie qu'on peut qualifier de décennie noire, a sombré dans la terreur. Le quotidien des algériens était la peur, peur d'un attentat à la bombe, peur d'une fusillade, peur de ne pas rentrer tout simplement à la maison. Cela sans compter les personnes menacées directement par les intégristes comme les intellectuels, les représentants de l'ordre ou toute personne qui n'épousait pas la devise intégriste.

20 - Assia Djebar, *L'amour, la fantasia*, éditions Jean-Claude Lattès, 1985.

21 - Assia Djebar, *Ombre Sultane*, Albin Michel, 1986.

22 - Fettouma Touati, *Le printemps désespéré*, L'Harmattan, 1984.

23 - Bouba Mohammedi-Tabti, « Regards sur la littérature féminine algérienne » in *Algérie-Littérature/Action*, Marsa Editions, n° 69-70, mars-avr 2003, p.81-82.

Dalila Lamarène-Djeral fait remarquer dans son article²⁴, *La violence islamiste contre les femmes* :

« en plus des dangers qui touchent indistinctement la population (bombes dans les lieux publics, fusillades, massacres de groupes entiers), les femmes subiront un sort particulier du fait de leur statut : représentante du pouvoir, femme, mère ou épouse de membres de service de sécurité ou des institutions de l'Etat, puis en tant que sexe, comme femmes appartenant à la communauté et dont on s'approprie naturellement et légitimement les 'services' ».

Face à cette terreur, à ce quotidien tragique, écrire devient un besoin : besoin de dénoncer l'innommable. Les écrits décrivant cette barbarie foisonnent. Pour Benjamin Stora²⁵ : *« Il existe, en tout, près d'une cinquantaine d'auteurs algériens qui ont publié au moins un ouvrage sur cette séquence »*. Il affirme²⁶, ensuite que : *« De 1992 à 1999, trente-cinq femmes algériennes ont fait paraître quarante ouvrages, en langue française, à propos des années infernales. »*

Cette séquence sanglante et barbare a engendré une instabilité délabrée (une psychose) qui provoquera chez tous les écrivains des années 90, célèbres ou en voie de consécration, une manière différente d'écrire. A ce propos, pour Charles Bonn :

«²⁷ [...] cette horreur quotidienne va nécessairement développer une écriture différente [...] les témoignages de femmes, dans une littérature où elles étaient longtemps très minoritaires, se sont soudain multipliés au contact éditorial de l'horreur algérienne ».

Face à cette violence généralisée et à la violence faite aux femmes, face à cette tragédie qui déchire l'Algérie et la dépasse, où les tueries

24 - Dalila Lamarène-Djeral, « La violence islamiste contre les femmes », Revue Naqd, n° 22/23, Centre National du Livre, Alger, 2006, p.104

25 - Benjamin Stora, *La Guerre invisible*, Algérie, années 90, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, Editions Chihab, 2001, p. 95.

26 - Ibid, p.100.

27 - *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie ?* in Etudes littéraires maghrébines, n°14 sous la direction de Charles Bonn et Farida Boualit, p.12, 17.

font partie de la vie quotidienne, de nombreuses femmes vont se lancer dans l'écriture, à partir de ce constat, pour écrire cette tragédie.

On assistera à une véritable explosion de textes produits aussi bien par des écrivaines confirmées que par de nouvelles écrivaines qui pour certaines produiront une œuvre abondante en quelques années. Dans ces récits littéraires, le lien sera vite établi entre ces récits et le contexte sociopolitique car toutes ces écritures auront des thèmes portés sur cette réalité algérienne sanglante. Elles répondent toutes à l'urgence de cette situation dramatique.

Assia Djebar, qui n'habite plus en Algérie, depuis les années 70, ressent ce besoin urgent d'exprimer son désarroi devant cette réalité amère. Elle publie *Blanc de l'Algérie*²⁸ (1996) et *Oran, langue morte*²⁹ (1997), deux récits tragiques où elle dénonce cette atmosphère de persécution. Dans ce dernier, elle écrit : « *Qu'est-ce qui a guidé ma pulsion de continuer, si gratuitement, si inutilement, le récit des peurs, des effrois, saisis sur les lèvres de mes sœurs alarmées, expatriées ou en constant danger* ».

Dans *Blanc de l'Algérie*, dédié à trois amis assassinés³⁰, elle délaisse délibérément la fiction et l'autobiographie d'une mémoire collective pour coller de près à l'actualité, en déroulant la longue procession des morts. Elle convoque des écrivains morts, dont Jean Amrouche, Mouloud Ferraoun, Albert Camus et Kateb Yacine dont la personnalité permet de lire les événements depuis la guerre d'indépendance jusqu'à cette décennie noire. Elle s'interroge sur le rôle de l'écrivain face cette violence. On retrouve, également, des notices nécrologiques en fin de récit, sous la rubrique : *Les écrivains d'Algérie dont la mort a été évoquée*. Dans ce récit, elle essaye de "se connecter" avec les personnes qu'elle aime et qui ont disparues. On n'est plus dans les dialogues féminins mais dans un dialogue entre les femmes et les hommes d'Algérie.

28 - Assia Djebar, *Blanc de l'Algérie*, Albin Michel, 1996.

29 - Assia Djebar, *Oran, langue morte*, Actes Sud, 1997

30 - Abdelkader Alloula : auteur dramaturge, mort le 15 mars 1993, à 55ans, assassiné

Mahmoud Boucebci : psychiatre et auteur, mort le 15juin 1993, à 54ans, assassiné.

M'Hamed Boukhobza : sociologue et auteur, mort le 27juin 1993, à 55ans, assassiné.

Dans son recueil de nouvelles, *Oran, langue morte*, la mort reste omniprésente dans l'histoire de l'Algérie. Alors que la première partie de ce recueil, *Algérie, entre désir et mort*, raconte cette guerre fratricide des années 90, la deuxième partie, *Entre France et Algérie*, évoque dans chacune des nouvelles, à travers le vécu d'un couple mixte, les confrontations parfois violentes de l'Algérie et de la France.

*La femme en morceaux*³¹ nous installe au plus près du drame algérien des années 90 : « *Atyka, tête coupée, nouvelle conteuse, Atyka parle de sa voix ferme. Une mare de sang s'étale sur le bois de la table, autour de sa nuque. Atyka continue le conte. Atyka, femme en morceaux* ». Atyka, enseignante de français dans un lycée algérien, travaille sur un conte des *Mille et Une Nuits* avec ses élèves (filles et garçons). En plein commentaire, cinq hommes, dont quatre barbus, armés, font irruption dans sa classe. Atyka sera décapitée devant ses élèves.

A l'instar d'Assia Djébar, Maïssa Bey (de son vrai nom Samia Benameur), avec son roman *Au commencement était la mer*³² met en scène, elle aussi, l'extrême violence faite aux corps des femmes à travers un personnage Nadia qui a recours à l'avortement, car elle a commis l'irréparable. Parallèlement à ce récit tragique, la narratrice nous décrit comment le pays tout entier est entrain de sombrer dans une violence désespérément quotidienne.

Nadia, personnage principal du roman, est une belle jeune fille pleine d'enthousiasme, avec des projets pour l'avenir. En vacances au bord de la mer, elle rencontre Karim, avec qui elle partagera un amour secret et dramatique. Ce dernier la quitte car sa famille a d'autres projets pour lui. Le frère de Nadia, Djamel qui s'enferme dans un mysticisme et devient terroriste, la punira de son écart de conduite. Nadia est contrainte de se donner la mort qui peut être perçue comme une délivrance ou comme une sanction.

31 - Assia Djébar, *Oran, langue morte*, Actes Sud, 1997, p. 211.

32 - Maïssa Bey, *Au commencement était la mer*, Marsa, 1996.

Pour Maïssa Bey³³, qui est une des plumes émergentes des années 90, ce sacrifice est présenté comme une affirmation de liberté :

« Mais le sacrifice de Nadia- j'emploie ce mot à dessein-, sa mort voulue, acceptée (elle en choisit le lieu et le moment) n'est-elle pas une ultime façon de se rendre maîtresse d'elle-même, d'accomplir sa démarche ? [...] Dès le premier instant où j'ai imaginé le personnage de Nadia, l'inéluctabilité de sa mort s'est imposée à moi. Cette mort, je la ressentais comme une nécessité, comme la seule destination possible de son parcours ».

Dans un autre roman, *Nouvelles d'Algérie*³⁴, Maïssa Bey écrit dans l'urgence pour dire la souffrance des Algériens en général et des femmes en particulier face à la mort et aux assassinats. C'est une réflexion sur la condition de la femme, de l'épouse, de la mère, de la sœur dans ce contexte tragique.

Par le biais de la littérature, elle donne la voix à des personnages qui circulent dans les périodes conflictuelles qui marquent l'histoire récente de l'Algérie, telle la colonisation française, les luttes pour l'indépendance du pays ainsi que la guerre fratricide des années 1990.

Ces textes de femmes expriment leur résistance à une situation tragique où le fait même d'écrire entraîne la menace de mort.

Depuis plus de trente ans, ces femmes écrivains résistent au quotidien en refusant de se taire, en investissant les espaces socioculturels. De fait, elles exercent une pression en tentant de bousculer les mentalités au sein d'une société patriarcale qui définit clairement la place, le rôle et la position assignés aux femmes et aux hommes. Pour Assia Djebar, dans *Nouvelles femmes d'Alger*³⁵, ces auteurs présentent leurs textes comme des œuvres de combat : combat de femmes mais aussi combat littéraire.

33 - Algérie Littérature/Action, n° 51-52, Marsa Editions, p. 53.

34 - Maïssa Bey, *Nouvelles d'Algérie*, Grasset, 1998

35 - Assia Djebar, *Oran, Langue morte*, Arles, Actes Sud, 1997, p.367

Assia Djébar et Maïssa Bey en sont de dignes représentantes. Elles n'ont cessé d'accompagner par l'écriture l'évolution de la société algérienne en stigmatisant à chaque période ses travers et en dénonçant ses contradictions et ses injustices. Par ailleurs, elles construisent une œuvre où le souci esthétique est présent à travers des configurations littéraires complexes et aux contenus denses et variés.

Bibliographie :

Achour Christiane.(1990), *Anthologie de la littérature algérienne de langue française*, ENAP, Alger.

Achour Christiane.(1998), *Noûn- Algériennes dans l'écriture*, Atlantica, Biarritz.

Bonn Charles. (2001), « *Paysages littéraires algériens des années 90 : témoigner d'une tragédie ?* » in *Études littéraires maghrébines*, n°14, sous la direction de Charles Bonn et Farida Boualit.

Calle-Gruber Mireille.(2001), *Assia Djébar ou la résistance de l'écriture*, *Regards d'un écrivain d'Algérie*, Maisonneuve et Larose, Paris.

Déjeux Jean. (1989) « *Littérature féminine de langue française au Maghreb* », *Itinéraires et contacts des cultures*, L'Harmattan, Paris.

Dalila Iamarène-Djerbal, (2006), « *La violence islamiste contre les femmes* », in *Naqd*, n° 22/23, Alger.

Susan Ireland. (2001), « *Les Voix de la résistance au féminin : Assia Djébar, Maïssa Bey et Hafsa Zinaï Koudil* », in « *Algérie : Nouvelles écritures* », *Études littéraires maghrébines*, n° 15, L'Harmattan, p.51.

Koudil Hafsa Zina (2001), « *Algérie : Nouvelles écritures* », in *Études littéraires maghrébines*, n° 15, L'Harmattan, p.51.

Mohammedi-Tabti Boubâ. (2005), « *Regards sur la littérature féminine algérienne* » in *Algérie-Littérature/Action*, Marsa Éditions, n° 69-70, mars-avril.

Stora Benjamin (2001), *La Guerre invisible*, Algérie, années 90, Éditions Chihab, Alger.

